

VII

Le repas de Monsieur le curé fut interrompu par une femme qui voulait se confesser.

“ Je voudrais que vous entendiez les nombreux péchés que j’ai commis, lui dit-elle.

– Pourquoi ne pas vous adresser directement à Dieu ? lui demanda Monsieur le curé.

– Parce que je veux une réponse intelligible”, répondit la femme.

Monsieur le curé lui indiqua la machine à séparer visuellement le confessé du confesseur.

“ Alors, mon enfant, qu’avez-vous fait ? dit Monsieur le curé.

– Je me suis droguée avec des produits illicites.

– Et quels en furent les effets ?

– Les mêmes que ceux d’un chant religieux. Ils firent taire les paroles du monde et m’isolèrent dans un état de dévouement à la beauté et de ravissement intérieur.

– La différence entre la drogue et le chant religieux, répondit Monsieur le curé,

est que le chant est à l'extérieur de vous. Vibrant pour tout le monde, il vous rapproche de votre voisin alors que la drogue, brûlant uniquement pour vous, vous isole de votre prochain. Le péché du drogué est de ne pas vouloir partager Dieu.

– J'ai trompé mon mari, continua la dame.

– De quelle manière ? demanda Monsieur le curé.

– Je me suis offerte à un homme qui venait de loin, dont le parfum évoquait des aventures inextricables, dont la peau avait mûri sous d'autres soleils, dont le nom était imprononçable, dont le regard était taillé par d'anciennes douleurs, dont le souffle transformait la chambre en navire et dont les mains larges et sûres avaient possédé et laissé filer tous les trésors.

– Cet homme, répondit Monsieur le curé, représentait le monde. Les femmes, lorsqu'elles aiment et épousent un homme, aiment et épousent le monde. Quand le mari, à force de se révéler singulier, n'est plus l'homme universel mais quelqu'un, elles repartent dans leur quête du monde et se laissent séduire par l'étranger, celui qui n'a aucune et toutes les histoires, qui vient d'ailleurs, qui n'a pas d'adresse, dont le nom n'évoque que le mystère, le vent, ou la mer. Vous n'êtes coupable d'aucun péché car vous avez trompé votre mari avec un homme que vous avez choisi parce qu'il n'était personne.

– J'ai trompé mon mari avec quelqu'un d'autre, continua la femme.

– Avec qui ?

– Avec un homme ordinaire, au visage banal, au corps de grenouille, aux yeux bien nourris, dont les propos se cimentaient dans de sordides évidences, qui n'était ni riche ni pauvre, ni beau ni laid.

– La banalité, parce qu'elle est immensément répandue, est souvent confondue avec l'universel, expliqua Monsieur le curé. En choisissant un homme qui ne se distinguait pas des autres, vous cherchiez encore l'homme qui n'existe pas, c'est-à-dire le monde. Votre aspiration à l'universel vous a conduit à refuser l'originalité, le talent qui risquaient, selon vous, en étant trop particulier, de vous isoler des choses.

– C'est que, continua la femme, j'ai fréquenté encore quelqu'un.

– De qui s'agissait-il ? demanda Monsieur le curé.

– D'un jeune adolescent dont la verueur, la fougue m'ont séduite. Son corps était parfaitement dessiné. Son visage avait la beauté de l'enfance. Encore illusionné des choses de la vie, il m'emportait dans son mirage intérieur.

– Là encore, répondit Monsieur le curé, la jeunesse, dans son énergie biologique, masque la personnalité. Seule la vieillesse révèle l'individu, et c'est à ce moment que les conjoints se désintéressent l'un de l'autre. Tous cherchent le monde, que ce soit dans la nature encore présente dans les jeunes corps, dans le mystère qu'évoque l'étranger ou dans l'universalité de la banalité.

Sont-ce là vos seuls péchés ?

– Non, dit la femme. Je me préfère aux autres.

– N’avez-vous point remarqué que vous avez avec vous-même une relation privilégiée ? Vous ressentez le plaisir et la souffrance de votre corps et non du corps des autres. Vous vivez la joie ou la peine de votre esprit et non de l’esprit des autres. Donc, vous vous préférez aux autres. Et si ce n’était pas le cas, comment pourriez-vous survivre ?

En revanche, les autres, que vous percevez de manière tellement affaiblie, tellement lointaine, tellement indirecte, prennent leur revanche en étant les plus nombreux. La multitude compense la faiblesse. La somme de leurs chagrins vous impressionne autant que vos propres lamentations. Le total de leurs réjouissances vous emporte autant que vos excitations personnelles.

C’est parce que vous vous préférez aux autres que les autres sont plus de six milliards.

Et, de la même façon que les autres corrigent leur fragilité par le nombre, Dieu rattrape son invisibilité par son universalité.

Ainsi, parce que vous vous préférez à Dieu, en raison du fait que vous sentez votre existence et non la sienne, vous n’êtes rien et Dieu est tout. ”

Monsieur le curé fit tous les signes et prononça toutes les paroles qui nettoient l’âme.

Il libéra la femme qui traversa l’église comme en son premier jour. Dehors, le soleil éblouissait sans réserve.

Monsieur le curé resta sur un banc,

Monsieur le Curé

replié dans cette attitude qui semble faire fructifier certaines douleurs qui ne demandent qu'à exister pour disparaître.